

Propos croisés dans l'urgence : journalistes, diplomates, romanciers et autres "conteurs et acteurs" occidentaux dans l'ex-Yougoslavie

Michael Palmer

*Professeur
Université Paris 3*

Comment les journalistes "producteurs de la copie" pensent-ils les conditions de la production, du traitement et de la réception dans l'urgence de "textes" éphémères ? Comment relier l'aggravation et l'internationalisation des conflits yougoslaves aux questions que se posent les professionnels sur l'incidence de leurs récits et sur leur éventuel impact auprès de leurs confrères aussi bien qu'auprès de "l'opinion" ? Celle-ci comporte à la fois les acteurs directement concernés (décideurs, politiques, conseillers, etc.) et les citoyens, consommateurs de médias qui se sentent impliqués de manière variée – consommateurs qui, pour certains, se trouvent être les protagonistes, voire les acteurs malgré eux, des événements rapportés. L'éternel recommencement de celui qui remonte le rocher de Sisyphe, c'est le lot quotidien du journaliste ; le "professionnalisme", c'est souvent l'aptitude à rebondir de plus belle, en gardant une fraîcheur de regard, de plume ou de caméra, malgré la sérialité de la production et des urgences, malgré le nécessaire signalement de "nouvelles" souvent plus mauvaises que bonnes¹.

Dans ce dessein, nous pratiquerons des "incises" dans l'actualité yougoslave et dans les récits la concernant. Et ce, de deux manières. La géopolitique et la géo-information sont à appréhender ensemble. Notre corpus portera ainsi sur certains moments, en partant du "début" de l'émergence de la Yougoslavie

comme leitmotiv de l'actualité internationale (1989) jusqu'à cette période, en 1998-1999, où "la crise yougoslave" se mua – entre autres – en "crise du Kosovo". En effet, cette province de la Yougoslavie – république fédérale qui comportait alors la Serbie et le Monténégro – était peuplée à 90% de personnes de souche albanaise, communauté soutenant l'action de l'armée de libération du Kosovo (UCK) dans sa lutte contre les forces serbes. La confrontation "OTAN-Milosevic" – et les bombardements aériens de sites au Kosovo, au Monténégro et en Serbie – fut traitée par des journalistes-agenciers comme une dominante à la fois militaire, diplomatique, humanitaire et économique. L'importance des moyens logistiques (ressources humaines et techniques) déployés par les agences de presse pour couvrir ce point "cathartique" dans la succession des conflits yougoslaves fut non moins grande que celle des moyens mobilisés une décennie auparavant pour couvrir la guerre du Golfe. Or, si l'impact international de CNN fut associé à la couverture de ladite guerre, Reuters et AFP observèrent que pour la crise de la Yougoslavie en 1999, les agences – dont les dispositifs avaient évolué au cours des années 1990 – eurent une "bonne" guerre...

Nous utiliserons une diversité de textes provenant d'acteurs multiples. Nous nous limiterons toutefois, pour l'essentiel, à des récits rédigés en langue anglaise, que ce soit par des diplomates, politiciens ou militaires (les Britanniques David Owen et Michael Rose ainsi que l'Américain Richard Holbrooke) qui relatent leurs expériences (notamment leurs rapports avec les journalistes), ou alors par des journalistes dont le vécu professionnel et humain en Yougoslavie suscita à la fois une mise en narration de leurs expériences et une réflexion sur les pratiques (tels Martin Bell de la BBC ou Peter Maass du *Washington Post*). Appel sera fait à d'autres journalistes ou spécialistes de la Yougoslavie tels Misha Glenny (BBC), Allan Little (BBC) et Laura Silber (*Financial Times*) autant pour les grilles d'explication et de mises en contexte qu'ils proposent que pour leurs récits chronologiques et reportages sur le terrain. En effet, ils jouent peu ou prou le rôle d'historiens de l'immédiat ou du "tout récent", de même que des historiens ou autres spécialistes de l'espace yougoslave, voire des Balkans et de l'Europe centrale et orientale, se muent en journalistes-commentateurs (tels Noel Malcolm, Tim Judah)². Certains de ceux qui ont à produire dans l'urgence ont besoin, par la suite, de produire un texte "long" consacré autant aux modalités discursives des médias qu'aux souffrances yougoslaves. L'*habitus* des journalistes occidentaux, correspondants de guerre, correspondants diplomatiques, envoyés spéciaux, grands reporters, etc., entremêle pratiques professionnelles et

“choses vues” ou ressenties. Ils s’interrogent publiquement sur la façon de “dire l’indicible”, notamment sur les modes de relation et de mise en scène face au constat des atrocités. Ils font parfois état du désir d’agir autrement que par la seule relation des choses vues ou apprises. Jeunes ou “vieux routiers”, pigistes ou permanents : bien des journalistes professionnels furent durablement marqués par leur expérience en Yougoslavie.

Logiques et logistiques sont à saisir au sein de chaque entreprise transnationale de l’information. Ici, Reuters sera privilégiée à cet égard. Pour capter l’urgence, nous travaillerons principalement à partir de deux catégories de textes : 1. des dépêches concernant tel ou tel événement produit par Kurt Schork, l’un des principaux journalistes couvrant les Balkans pour l’agence (abattu par la suite, en mai 2000, lorsqu’il couvrit un autre point chaud de l’actualité, le conflit au Sierra Leone) ; 2. les appréciations portées en interne sur les dépêches de ce même Schork et d’autres correspondants de l’agence. Lire les milliers de dépêches ou de papiers rédigés par les journalistes de Reuters, voire par le seul Kurt Schork, est chose possible, en grande partie grâce à la base de données “Reuters Business Briefing” où figurent les dépêches remontant à 10 ans, et ce en plusieurs langues, et que l’on peut consulter en croisant plusieurs mots-clés³. Textes réalisés, traités, diffusés en réponse à toute une série d’urgences, ils témoignent de la diversité des genres rédactionnels de la copie : papiers factuels, analyses, reportages, etc. Textes ou instantanés destinés à informer, raconter, analyser des “choses vues”, lues ou entendues, où le journaliste en professionnel doit à la fois maîtriser son propre “affect” et susciter un impact sur celui d’autrui, ils illustrent par ailleurs l’évolution du lexique et des normes d’écriture ou de “scription” journalistique. Textes de longueur variable, ils respectent les techniques d’écriture agencière. Les impératifs de clarté, de concision, d’exactitude, de rapidité et d’équilibre des sources – impératifs constamment réitérés par les responsables rédactionnels des agences – s’accompagnent d’un respect des normes et des formes syntaxiques et de présentation : une série de paragraphes courts, comportant chacun une phrase (rarement plus), chacune ne dépassant guère les 30 à 35 mots (à tout le moins pour ce qui est de l’anglais). Beaucoup de ces textes ne sont pas signés : des journalistes d’autres agences relèvent, à cet égard, que se multiplie – liaisons satellitaires aidant – la pratique des communications téléphonées, dictées et ensuite éventuellement réécrites par un journaliste des *desks* ou de la rédaction en chef centrale. Ainsi, le journaliste-émetteur-producteur se sent-il à l’occasion dépossédé de “son” texte⁴.

Par ailleurs, pour les appréciations en interne, signalons que les rédacteurs en chef examinent l'impact de la copie tout en surveillant la production comparable de la concurrence et en relevant des appréciations des clients, abonnés à l'agence. De tels services de contrôle de la qualité existent à l'AFP et à AP, comme à Reuters⁵. La copie et les contrôles concernant l'espace yougoslave seront ici isolés d'une production de textes en continu qui, évidemment, ne s'arrête jamais et dont les thématiques évoluent sans cesse. Les responsables rédactionnels des services des agences – parmi d'autres professionnels qui ont à alimenter et à doser le flux des informations et l'*international news agenda* – tiennent compte des attentes de leurs clients. Ici, nous nous limitons aux seuls clients médias de ces agences ; or, ceux-ci sont tout aussi exigeants sur la forme (les divers genres rédactionnels : reportages, papiers factuels, analyses, impressions, réactions, revues de presse, etc.), sur le volume et les formats de la copie fournie que sur le contenu. Ces questions de forme et de format sont d'autant plus présentes à l'esprit des responsables rédactionnels que se développent, sous l'impulsion même de ces agences, des dispositifs fournissant le matériau directement à des clients-usagers ; il leur est ainsi possible de confectionner leur propre "J.T." à partir des "sujets-séquences" fournis par les agences, d'une durée de 5 à 90 secondes environ. Ce travail dans l'urgence pour mise à jour constante de "textes" courts, disant et contextualisant selon des techniques d'écriture, de production et de formatage – textes actualisés dans le respect de règles canoniques – est le lot de tout agencier.

Représentations de "la Yougoslavie" en Occident : actualité et imaginaire symbolique

Mais qu'en était-il "avant" ? Quelle représentation symbolique le non-spécialiste se faisait-il de "la Yougoslavie" avant 1989 ?

Procédons par l'absurde. Bien loin de l'historien Fernand Braudel, communiquant son bonheur de jeune chercheur à explorer les archives de l'ancienne Raguse (l'actuelle Dubrovnik), suggérons ce que pouvait signifier le mot "Yougoslavie" pour bien des Européens de l'Ouest, dans les années 1980. Revenons à son absence – relative certes – de la "une" de la plupart des médias occidentaux en tant que dominante de l'actualité internationale au cours de cette décennie (plus précisément entre la mort de Tito en 1980 et l'allocution de Milosevic, le 28 juin 1989, commémorant le 600^e anniversaire de la défaite des forces serbes par l'Empire ottoman).

Dans un ouvrage paru en 1992, *A paper house. The ending of Yugoslavia*⁶, le journaliste britannique Mark Thompson évoque le

souvenir des images ou personnages en Yougoslavie campés dans des romans policiers ou d'espionnage pendant les années 1930 (Eric Ambler) et, par la suite, campés par un ancien journaliste de Reuters, Ian Fleming, "père" du célèbre personnage James Bond⁷. Thompson rappelle les stéréotypes ou "marqueurs-identificateurs" concernant la Yougoslavie que pouvaient avoir ces Britanniques et autres occidentaux (dont certains, ajouterions-nous, fréquentaient les plages et villes de l'Adriatique (Dubrovnik, Split, etc.) au cours des années 1980, tout en lisant à l'occasion un James Bond⁸. Thompson, correspondant londonien du journal hebdomadaire slovène *Mladina*, rapporte une conversation avec Marcel, un collègue slovène qui, pour se détendre, lisait de la littérature de gare ou regardait un film ... parfois les deux en même temps ; s'ensuit un échange de propos sur les représentations de la Yougoslavie dans les œuvres de fiction "grand public", diffusées en Occident. Déjà, à en croire Marcel, "la complexité" de la situation yougoslave posait problème pour les romanciers : « Fleming ou Bond – comme vous voulez – nous connaissait. Rappelez-vous les idées bizarres de Bond à la fin de *Casino Royal*. En convalescence à l'hôpital, il devient subitement un théologien de la guerre froide. "Afin de pouvoir distinguer entre le bien et le mal", dit-il, "nous avons fabriqué deux images qui représentent les extrêmes et nous les appelons Dieu et le Diable. J'ai réfléchi là-dessus, et me demande à qui je dois me rallier." Réflexion, poursuit Marcel, tout à fait yougoslave ! Bond se voit comme un homme du milieu, tiraillé entre les deux extrêmes, de même que la Yougoslavie de Tito se trouvait entre le Bon dieu et le Diable, le monde libre et le bloc soviétique... »⁹

L'imaginaire à propos de la Yougoslavie – que marquent les romans et les films qui s'en inspirent – fut bouleversé au cours des années 1990 par "l'actualité yougoslave" et l'abondance des récits médiatiques la concernant. Les "réalités" ainsi dépeintes le furent par des journalistes, techniciens-orfèvres des mots, de sons et des images, contraints de faire court pour "dire" ce qui, dans l'urgence, paraissait essentiel selon des critères où professionnalisme et géopolitique – la géo-information – font plus ou moins bon ménage. Un nouveau *mindset* (état d'esprit ou cadre mental) s'est substitué à l'ancien dans les attentes et les schèmes de bien des Occidentaux : il porte trace, principalement, de ce que la lecture des "épisodes précédents" laissait entendre : "le feuilleton", on le sait, est une métaphore des plus usuelles chez les journalistes pour traiter des "tranches" successives d'une thématique dominante du *news agenda*. Mélange de genres qui n'a rien de nouveau, certes, mais où "feuilleton-serial" d'une part et "news-récit-story" d'autre part, se confondraient du côté (de certains) des récepteurs, d'autant que les techniciens-orfèvres –

qui s'évertuent à séparer, selon les règles canoniques de leur métier, l'information du commentaire, le reportage de l'analyse – n'ignorent pas que leur "récit-story" se doit d'informer en provoquant un impact.

Retour sur la radio-télévision (britannique, états-unienne) : journaux télévisés, journaux parlés – modes de "dire la Bosnie" en 1994

Linguistes et sociolinguistes étudient – entre autres – le débit, les cadences et les scansions de la parole, y compris "la manière de dire" des présentateurs de la radio et de la télévision. Nombreux sont les travaux consacrés aux modes de récits et aux stratégies discursives déployés et diffusés à la radio et à la télévision, notamment lors des bulletins d'information. Or, comment a-t-on "raconté" la Yougoslavie ?

On relèvera ici certaines remarques formulées à propos de la couverture radio-télédiffusée dans les bulletins de la BBC, comme dans d'autres médias audiovisuels de langue anglaise : ici, "la Yougoslavie" – cette dominante récurrente – est mise en exergue parmi tant d'autres *leitmotifs* et "tranches" de l'actualité, illustrant – selon les sociolinguistes – une manière de dire le monde.

Rappelons d'abord la phrase précitée du journaliste états-unien Mort Rosenblum d'AP : « *When the killing started in April 1992, Bosnia Herzegovina was ... too many syllables at the end of a hard day.* »¹⁰ Il rappelle que même après plusieurs mois du siège de Sarajevo, après plusieurs milliers de tués et plusieurs reportages télévisés réalisés par des journalistes qui risquaient leur vie, il arrivait encore qu'un présentateur d'un J.T. réputé aux Etats-Unis – CBS Evening News – débute ainsi : « *In Bosnia, uh, Hairogovia...* » Et Rosenblum d'insister : le moment n'était pas encore venu pour que le gouvernement, le peuple des États-Unis et une partie importante des médias prêtent attention aux atrocités commises en Yougoslavie – une absence de "connaissance du sujet" dont témoigne cruellement cette ignorance du présentateur CBS.

Traversons l'Atlantique, pour un tout autre regard. Le sociolinguiste David Crystal traite les similitudes et les différences qui caractérisent la présentation des "infos" à la radio et à la télévision de la BBC. À première vue, les similitudes prédominent, même si le présentateur du J.T., lui, fait parfois spécifiquement référence à ce qui se voit à l'écran. Le "journal parlé" et le "journal télévisé" emploient un registre langagier bien plus oral qu'écrit : les deux bulletins sont bâtis de manière analogue : des titres-résumés (*leads*) accrocheurs suivis du développement des thèmes annoncés, accompagnés éventuellement de reportages des

correspondants "sur place". À la différence de la presse écrite, il est autrement plus difficile de séparer clairement l'item d'information *stricto sensu* de la résonance, de l'écho et du développement qu'il suscite. Par ailleurs, il ressort de la couverture de tel ou tel rebondissement que le bulletin J.T. propose une version plus succincte, à la structure syntaxique plus pauvre que celle que propose la version J.P. (radiodiffusée). Présentant à cet égard deux versions des textes avec lesquels s'ouvraient les journaux diffusés le 7 février 1994 à la même heure (18h.00), Crystal note la longueur des textes, l'accent tonique et le mode du débit : les titres de la version télévision emploient moitié moins de mots que les titres radio (9,6 contre 19,8) ; les premières phrases du principal sujet traité en titre à la télévision sont plus brèves d'un tiers (15,2 mots contre 22,2) que le texte radio comparable.

[Légende : le signe / signifie une unité d'intonation ;
- , —, — signifient la durée des pauses]

1. BBC TV 6pm News :

Présentateur /Newscaster : *Europe backs air power to lift the siege of Sarajevo /— after Saturday's mortar attack / European Union foreign ministers / say everything must be done /- John Major calls for immediate effective action /— but how practical would an air strike be /- the CIA look at the options on computer /—*

(Thématiques autres que la Yougoslavie : *here a hoard of machine guns is uncovered in Liverpool /- the police say they were for criminal not terrorist use /— and another security scare for the Prince of Wales /- he says its breeding that keeps him cool under pressure /-*

Prince of Wales : *we're not all made like James Bond you know or Indiana Jones /—)*

Newscaster : *good evening / - European foreign ministers have called for the immediate lifting of the siege of Sarajevo /— at a meeting in Brussels today /- they said all means possible should be used / including the use of air power /- John Major has also called for immediate and effective action / to stop the shelling of Sarajevo /— tomorrow / senior cabinet ministers will hold a special meeting / to discuss the use of air strikes against Serbia /- from Brussels / our Europe correspondent James Robbins reports /*

2. BBC Radio 4, 6pm News :

It's six o'clock /— the news from the BBC/ with Astley Jones /— European Union foreign ministers have agreed that all measures / including air power

should be used to lift the siege of Sarajevo /— John Major has indicated he wants immediate and effective action to stop the bombardment of the city /- MPs were told that Britain was fully prepared to use air power /- if military commanders on the ground /recommended it /—

(Thématiques autres que la Yougoslavie : Merseyside police say weapons discovered at a house in Liverpool / were probably / not connected with terrorism /— share prices / have recovered some of the losses suffered this morning / when they plunged in reaction to an interest rate rise / in the United States (+ deux autres titres)

(la Yougoslavie : — Europe / has edged closer towards authorizing the use of Nato air strikes / to try to break the Serb siege of Sarajevo /- In London / John Major called for immediate / effective / and more muscular action / in the wake of Saturday's devastating mortar attack on a busy market place /- and as European foreign ministers met in Brussels /- France / led the demands for the Serbs to be issued with an ultimatum /— pull back from Sarajevo / or risk being forced to do so /— in the event / a slightly less strong form of words was agreed by the ministers /- but the threat of air strikes remains /— our European correspondent Graham Leach / has sent / this report / from Brussels /— ¹¹

Flux verbal, donc, dont l'obsolescence est pré-programmée, mais dont la rédaction témoigne d'un effort de scansion et d'articulation qui mobilise toute une logistique avant la diffusion. Ces flux de l'éphémère sont scandés, accompagnés le cas échéant par des images tournées par des agences telle Reuters. Si les rapports contractuels entre agences d'images et chaînes qui les diffusent évoluent au gré des circonstances – et des complexités juridiques et économiques parfois byzantines – le téléspectateur, lui, relève à l'occasion que le logo "Reuters" figure en surimposition, incrusté sur telle ou telle séquence ; autrement, il n'y prête guère attention. A contrario, il est des discours "post-flux-médias" qui activent des schèmes et habitus déjà intégrés par le téléspectateur. Il en fut ainsi – un temps – à propos des conflits yougoslaves.

Certains textes et images concernant ces conflits, diffusés dans des journaux télévisés à travers le monde, firent l'objet d'analyses critiques de chercheurs scrutant les dispositifs de couverture et les modalités de diffusion. Leurs analyses informent notre regard sur le corpus traité ici – qu'il s'agisse de la copie et des appréciations qu'elle suscite, de la part de Reuters ou dans les écrits des correspondants couvrant les guerres yougoslaves. Ainsi, une équipe internationale réunie par le British Film Institute réalisa recherches et analyses que synthétisa l'ouvrage *Bosnia by television*¹². L'une des analyses, portant sur la période du 16 au 21 mai 1994, examine le matériau diffusé dans les J.T. de la soirée des chaînes nationales de 13 pays, ainsi que le matériau produit par des chaînes

d'information en continu – Sky News, CNN International et Euronews – et les items en provenance de Bosnie diffusés sur le Reuters Television World News feed. L'enquête pointe l'utilisation des images et d'un texte diffusé par Reuters dans son Television World News report, le 16 mai, à propos du bombardement la veille du centre de Tuzla. Le texte-commentaire de Reuters accompagnant la séquence images oriente le regard, mais reste prudent. Il débute ainsi : « *Three tank shells, thought to be fired from Serb positions, hit the centre of Tuzla late on Sunday (May 15) evening, two of them slamming into the city's main hotel* ».

L'enquête BFI compare ce texte Reuters au texte "neutre" CNNI – « *tank shells began falling last night* » – comme si ce dernier décrivait un phénomène naturel (tel ouragan, tel tremblement de terre a eu lieu... on n'en signale pas la cause). L'enquête identifie surtout l'usage qui en est fait par les chaînes de télévision qui reprennent les images Reuters et les commentent : certaines chaînes attribuent la paternité de l'attaque, qui aux Serbes, qui aux Musulmans... Elle conclut que ces séquences d'images télévisuelles n'ont aucune vérité intrinsèque ; les télé-diffuseurs sont autant de prismes qui créent une glose, chacun comme il l'entend.

On ajoutera simplement que l'interprétation-glose varie selon les sources consultées et les effectifs déployés sur les lieux par les diverses agences concurrentielles. Les cadences de l'urgence – la crainte d'être "grillé" – semblent expliquer plus que tout autre facteur la teneur de l'interprétation liminaire avec laquelle s'ouvrent bien des récits. Reprenons à cet égard des évaluations internes de l'agence Reuters. Du 10 au 13 janvier 1993, Bosniaques, Serbes et Croates négocièrent à Genève, à l'invitation des diplomates Cyrus Vance et David Owen, un plan de paix qu'accompagnait une carte répartissant les zones de partage entre les différentes communautés bosniaques. Selon les évaluations internes de Reuters, le 12 janvier, AP, AFP et Reuters « se précipitèrent » pour être chacune la première à annoncer l'échec des négociations, mais tout se joua sur la source consultée. Reuters, en interne, estime que l'AFP en fit trop pour pouvoir être la première à annoncer l'échec : « L'AFP a tout fait pour être la première à crier "échec des pourparlers", mais l'annonce semblait prématurée car fondée sur le seul refus des principes du plan de paix, selon le ministère des affaires étrangères musulman. Nous devançâmes l'AP et l'AFP avec l'info – *newsbreak* – que l'AFP intitula "Bulletin-Echec". "L'alerte" de l'AP, fondée sur une déclaration d'Owen devança de quelques minutes notre bulletin fondé, lui, sur Vance... »

Le lendemain, le contrôle interne RTR observe : « Lorsque les pourparlers de Genève prirent ce tournant inattendu qu'affectionnent tant les journalistes (*hacks*), nous étions les premiers à signaler les indices

de l'acceptation-surprise du plan de paix par les Serbes. Les taux de reprises par les médias nous donnent un net avantage ».

De tels facteurs liés aux contingences et aux dispositifs sur place marquent à la fois la teneur et l'angle des textes diffusés même si, par ailleurs, les agences enjoignent à leurs journalistes de vérifier, de contrôler et d'équilibrer leurs sources et aussi de disposer dans la mesure du possible de "deux paires d'yeux" pour traiter de la même information. Beaucoup, ici, dépend de l'image de marque des agences et des autres vecteurs internationaux auprès des protagonistes de l'actualité d'une part et des médias-usagers qui reprennent, ou non, leur copie d'autre part. Une complication supplémentaire tient à la nature de la mouvance des rapports que les protagonistes entretiennent avec les médias : les premiers se déplacent, accompagnés parfois par les mêmes journalistes accrédités (*diplomatic correspondents*) toujours en rapport avec leur propre rédaction en chef ; celle-ci reçoit par ailleurs la copie d'autres correspondants-maison couvrant l'une ou l'autre facette de l'affaire en cours, depuis les capitales, depuis les lieux de combat, etc. Complication additionnelle, les *dramatis personae* suivent l'offre médiatique qui leur est proposée au cours même de l'évolution d'une négociation, d'une conférence : le diplomate qui prend sa douche après cinq heures de négociations serrées entend le commentaire CNN dans sa chambre d'hôtel, ou alors clique sur le site Reuters sur un portail internet. La géopolitique et la géo-information se croisent de nouveau.

Relevons ici le témoignage d'un de ces protagonistes : David Owen, co-président de la commission internationale de l'ex-Yougoslavie, entre 1992 et 1995¹³. Le Britannique Owen et l'Américain Vance, co-présidents de la conférence dite de Genève, "pratiquaient" les médias d'une façon différente. Vance représentait une super-puissance à la culture médiatico-politique autre que celle du Britannique Owen ; ce dernier s'efforçait de jouer le rôle de médiateur depuis une posture européenne, un *habitus* britannique et une affinité particulière pour les États-Unis (sa femme, ainsi que plusieurs de ses amis journalistes cités dans ses mémoires étant américains ...) ¹⁴. Le témoignage de David Owen pointe à plusieurs reprises cette prégnance du discours médiatique américain dont il tient compte dans ses rapports avec Vance, avec les journalistes qui les accompagnent et avec les vecteurs internationaux de l'opinion¹⁵.

CNN International, *International Herald Tribune* et les titres phares de la presse américaine – tels le *Washington Post* ou le *New York Times*¹⁶ que lisent, notamment sur les questions internationales, le "tout Washington" du *Beltway* (parlementaires, ministres et tout autre décideur et trafiquant d'influence (*decision-taker* et *influence-wielder*) ainsi que les lobbyistes de tous ordres qui gravitent dans leur orbite – sont en quelque

sorte des acteurs-vecteurs qu'Owen dut prendre en considération, tout en négociant avec les représentants des divers intérêts yougoslaves et internationaux. Car le protagoniste, bien évidemment, travaille lui aussi sous la contrainte de toute une série d'urgences, y compris les réactions prévues ou imprévues de celle qu'on appelle pudiquement "la communauté internationale", et de celle qu'incarne, souvent avec insistance, les journalistes qui font autorité parmi les vecteurs de l'"opinion" ou de la "sphère publique internationale".

Ces journalistes-là, toutefois, relèvent plus encore des commentateurs et des spécialistes convoqués pour la pertinence de leurs analyses – le "commentariat", dirait le russe –, que des journalistes-correspondants "sur le front" – qui à Genève, qui – mettons – à Tuzla. On ne doit pas les confondre, même si un support identique – le *Washington Post* par exemple – diffuse à la fois un reportage pointu, une enquête qui produit un impact et un éditorial ou une analyse qui "ne mâche pas ses mots", notamment sur ses pages dits "op-ed" pages (commentaires-opinion, etc.).

Négociateur britannique agissant au nom de l'Europe, David Owen identifie ces positionnements multiples. Dans le chapitre de son ouvrage qui débute avec la conférence de Genève précitée (janvier 1993), conférence qui discutait du plan de paix Vance-Owen, il pointe les difficultés que créaient les commentateurs, perçus comme proches des sources diverses de la Maison Blanche et du département d'État (affaires étrangères). Situation complexe que renforce la multiplicité des responsables rédactionnels de ces médias que lisent les élites : ainsi, au *Washington Post* et au *New York Times*, les responsables des pages rédactionnelles où figure la prose des éditorialistes et des chroniqueurs (*columnists*) ne sont pas les mêmes que ceux qui ont autorité sur les autres pages du journal¹⁷. Par ailleurs, le négociateur américain entre 1994-1995, Richard Holbrooke, soulignera une autre "donnée structurelle" de la couverture médiatique : après la signature des accords de Dayton (1995) et en prévision de l'arrivée des forces américaines en Bosnie, trois journalistes-vedettes des JT américains arrivèrent pour couvrir l'événement. Selon Holbrooke, « lorsqu'on déplace ainsi un Dan Rather, c'est qu'on attend de "bonnes" images – des images dramatiques ; or il n'y avait pas de situation qui s'y prêtât – et la télévision s'empressa d'exagérer les dangers encourus par les troupes et couvrit le débarquement de manière fallacieuse, dans le genre rétro-Vietnam... »¹⁸

Holbrooke qualifie la couverture de la Bosnie par *The Financial Times* de « *unsurpassed* » (sans rival)¹⁹. David Owen, lui, cite nommément Reuters, l'Agence France Presse et la BBC, médias internationaux qui

s'efforçaient, d'après lui, de couvrir l'actualité liée à la Bosnie de manière équilibrée. Il est moins tendre pour CNN et l'impact sur l'affect de l'excitation médiatique qu'elle entretient. Mais rien ne sert, ajoute-t-il, de pleurer sur ce soi-disant "effet CNN" : grâce à lui, des millions de personnes en savent plus long ; le politique et le diplomate vont devoir faire avec – ils auront à maîtriser les stratégies discursives susceptibles de contrer cet impact qu'engendrent les émotions du direct et celui produit par les préposés à "arranger" ou "orienter" l'information.

Owen rejoint ici les critiques qui analysent les dispositifs déployés par ceux qui menaient la « guerre des relations publiques et de la propagande »²⁰. Citant le militaire britannique Michael Rose, commandant des forces FORPRONU en Bosnie-Herzégovine entre 1994-5, Owen relève qu'il convient de distinguer entre les moyens de propagande et de désinformation déployés par les forces antagonistes, et les garde-fous que doivent installer les médias internationaux. Le passage précité, favorable à Reuters, à l'AFP et à la BBC, intervient à ce moment de son texte²¹. En revanche, Owen et plus encore Rose, restent réservés à l'égard de CNN dont certains reportages, l'insistance, voire le harcèlement journalistique leur compliquaient sérieusement la tâche et parfois faisaient le jeu des protagonistes serbes en Bosnie²².

Mais il ressort de diverses analyses de la production des médias couvrant le conflit bosniaque que les belligérants – croates et bosniaques, en l'occurrence, en 1992-1993 – parvenaient à livrer des interviews, des articles-commentaires, des lettres pour le courrier des lecteurs, etc., à l'intention notamment des médias américains. Basé à Washington, le relationniste Ruder Finn Global Public Affairs livrait tour à tour un matériau favorable tantôt aux Croates, tantôt aux Bosniaques, allant de coups de fil aux sénateurs à des interviews du candidat à la vice-présidence, Al Gore.

Cela ne pouvait que renforcer les exigences dont ont conscience les responsables des médias internationaux qui font autorité. D'autant que les rares médias indépendants dans l'espace yougoslave lui-même dépendaient plus que de coutume de tels vecteurs. Peu d'entre eux disposaient des ressources financières et humaines nécessaires pour envoyer leurs propres correspondants sur les lieux de bataille, si tant est que les autorités concernées aient accepté la présence d'un journaliste qui ne soit pas sous leur contrôle. Ils ne pouvaient ni lui financer une politique d'assurance vie, ni les équipements de protection et de transmission nécessaires²³. Par ailleurs, il ressort de l'analyse BFI de la couverture télévisuelle de la Bosnie lors d'une semaine de mai 1994 que les chaînes-témoins des pays balkaniques les plus proches de la Bosnie

dépendaient beaucoup plus des agences que les télévisions de l'Europe occidentale. En effet, si, sur la semaine retenue, Sky news et ORF (Autriche), TFI et France2 (France), RAI (Italie), la BBC et ITN (Royaume-Uni) avaient des reporters "sur les lieux", avec un journaliste-maison présentant sur place tel ou tel reportage, il en était rarement – ou jamais – de même pour les chaînes turques, macédoniennes, slovènes ou grecques (occasionnellement, pendant toute la guerre en Bosnie, un correspondant grec émit depuis Pale ou Belgrade).

Certains y voient une nouvelle variante du thème de l'"impérialisme culturel". D'autres observent que mieux vaut avoir une couverture professionnelle d'acteurs transnationaux de la communication à la réputation depuis longtemps établie. D'autres encore commentent en pensant aux mêmes ou à d'autres TNCC (transnationales de la communication ; *transnational communications corporations*) : "à impérialisme médiatique, impérialisme et demi"... D'après les auteurs ici recensés, le Britannique David Owen relève surtout les prestations des médias internationaux de langue anglaise. Richard Holbrooke, pour sa part, traite des médias et des journalistes américains dans son exposé-critique du *modus operandi* des acteurs qui déterminent la politique étrangère des États-Unis : il est souvent peu tendre à leur égard, pointant comment l'envoi de journalistes-vedettes des grandes chaînes exige en contrepartie des récits qui sur-dramatisent et faussent l'interprétation des événements qu'ils couvrent²⁴. Ces prismes américano-centristes se conçoivent étant donné la puissance mondiale que sont les États-Unis et la place qu'occupent les médias dans la culture nord-américaine. Cela ne faisait, toutefois, que souligner les enjeux professionnels dont avaient conscience certains dirigeants des vecteurs transnationaux non-américains de l'information.

**Couvrir, produire, diffuser : ceux que l'on couvre...,
ceux qu'on informe..., ceux avec qui on travaille...,
ceux que l'on concurrence...**

Big Jo public tout aussi bien que "la communauté internationale" – et, faut-il ajouter, les commentateurs eux-mêmes – étaient apparemment autrement mieux informés des enjeux et des forces en présence lors des conflits yougoslaves en 1999 qu'en 1989. Cette connaissance s'alimente d'informations nouvelles, de représentations et de perceptions qui se confirment ou s'infirment, mais qui portent trace "de ce qui a précédé". Des auteurs, dont en Occident on reconnaît la compétence à expliquer la situation yougoslave au début des années 1990, produisirent ensuite

d'autres ouvrages qui font autorité à propos de la situation au Kosovo : Noel Malcolm publia tour à tour *Bosnia*, qui servit de vulgate à plus d'un commentateur au milieu des années 1990 et *Kosovo*²⁵. Le journaliste Misha Glenny, dont l'ouvrage *The fall of Yugoslavia* éclaira de nombreux lecteurs et fut réédité et actualisé, fournit régulièrement des analyses à divers titres de la presse internationale, au long des années 1990, pendant qu'il préparait un ouvrage sur l'histoire des Balkans²⁶.

Or, chez Reuters, les effectifs et le personnel même des journalistes couvrant sur place la Yougoslavie changèrent souvent au cours des années 1990 : les six journalistes en poste à Sarajevo début 1999 (trois correspondants, deux photographes, un caméraman ; cinq hommes, une femme ; moyenne d'âge, 30 à 35 ans) n'étaient pas les mêmes que ceux qui, pour l'essentiel, animaient le modeste bureau situé dans une chambre de l'hôtel Holiday Inn pendant le siège de 1992 à 1996. Les ressortissants "locaux", parfois simples pigistes, perdurent souvent. Il en est rarement de même pour le personnel agencier "venu du siège" ou d'un des trois grands centres opérationnels de la rédaction (Londres, Hong Kong, New York), voire d'ailleurs. Peu de journalistes, responsables de bureau ou envoyés spéciaux, ont le loisir d'écrire un ouvrage de 300 pages : couvrir les urgences successives laisse peu de répit.

L'un des principaux correspondants de Reuters couvrant la Yougoslavie sera privilégié ici. Kurt Schork, de nationalité américaine, travailla comme collaborateur "maison" au début des années 1990. Il monta le bureau de l'agence à Sarajevo d'où il couvrit le conflit de 1992 à 1996²⁷. Pour Reuters, il ne couvrit pas que la Yougoslavie ; certains de ses papiers concernant Grozny (la guerre de 1994-1996 en Tchétchénie), l'Afrique du Sud, etc., figurent dans le Reuters Business Briefing précité. Fin 1998, on le retrouve en Macédoine et en Albanie. Au début des années 1990, Schork était fréquemment interviewé à la radio britannique depuis les lieux du conflit ; ses reportages et analyses diffusés par Reuters furent constamment repris par les médias à travers le monde. Un journaliste de la BBC, Martin Bell, couvrant depuis Sarajevo le conflit yougoslave, présente Schork comme un personnage aussi respecté par ses confrères et aussi résolu à être sur le front de l'action que Christiane Amanpour, la correspondante de guerre la plus connue de CNN, dont la présence à Sarajevo fut pourtant de moins longue durée²⁸. Bell dépeint Schork comme « la conscience professionnelle », le mentor des journalistes en poste à Sarajevo. Il harcelait de questions aussi bien l'état-major de l'ONU que le commandant serbe Ratko Mladic ; ce dernier répondit un jour à une de ses questions portant sur Sarajevo assiégée par les Serbes, en l'attaquant physiquement... En août 1992, une photo de Schork figura à

la “une” de la presse internationale : on l’y voit aider à sortir les blessés du cimetière après le bombardement d’un convoi funéraire, alors qu’il couvrait l’enterrement.

Selon Bell, Schork voyait la guerre en Bosnie comme un combat entre les forces du bien et du mal : « Je rencontre davantage de Serbes et vois le conflit dans des termes moins arrêtés – avec des gris autant que des noirs et blancs – qu’il ne le fait », ajoute Bell, mais il lui porte une estime sans faille. Cette vision “morale” nette contrastait avec la complexité des intermédiaires et personnes multiples auxquels le journaliste avait affaire. Ainsi, fin 1998, *The Times* de Londres cita Schork, « *veteran Reuters correspondant* », dans un article consacré aux identités de ceux qui se faisaient passer pour journalistes au début du conflit bosniaque. En effet, comme les journalistes étaient “les étrangers” les plus susceptibles d’avoir accès à une grande diversité de sources, toute une kyrielle d’espions, de diplomates, de mercenaires et de militaires appartenant aux divers belligérants se faisaient passer pour tels. Remarque de Schork : « À côté du noyau de correspondants attitrés et accrédités, des radios, des télévisions et des journaux accourent, lors d’une grosse affaire comme la Bosnie, des centaines de personnes à la fois opportunistes et talentueuses qui ne sont pas nécessairement ce qu’elles prétendent être ».²⁹

Schork lui-même est campé de manière positive dans les ouvrages de plusieurs Britanniques ou Américains, militaires ou diplomates, en poste à haute responsabilité lors du conflit bosniaque. Il voyageait ainsi et dînait à l’occasion avec le militaire britannique Michael Rose, commandant des forces PROFORNU en Bosnie en 1994-1995. Par ailleurs, le diplomate américain Richard Holbrooke mentionne ce reporter parmi les cinq journalistes qu’il cite nommément (Roy Gutman, *Newsday* ; Chuck Sudetic et John Burns, *New York Times* ; Christiane Amanpour, CNN) pour être parvenus enfin à alerter la conscience mondiale au cours de l’été 1992 sur la tragédie en Bosnie³⁰. De même, Peter Maass, correspondant du *Washington Post* en Bosnie entre 1992-1993, cite Schork parmi la quinzaine de journalistes travaillant pour des médias étrangers qui lui portaient autant de secours moral et d’entraide professionnelle que d’amitié.

À Paris comme à Londres et bien d’autres métropoles européennes, de nombreux politiques, diplomates, hommes d’affaires et journalistes pratiquent deux quotidiens de langue anglaise à audience internationale. Tout d’abord, l’*International Herald Tribune* qui se qualifie de « *the world’s daily newspaper* »³¹. Rédigé à Paris, utilisant entre autres des sources en

provenance des journaux-phares des deux entreprises américaines propriétaires du titre (*The New York Times* and *The Washington Post*), diffusé mondialement, ce quotidien reflète une optique autre que celle de cet autre grand quotidien de langue anglaise, *The Financial Times*... Ce dernier se qualifie quant à lui de « *world business newspaper* ». De son siège à Londres, près de la City où le journal fut lancé fin 19^e, il diffuse en effet plus d'exemplaires en Europe et aux États-Unis notamment que dans "sa mère patrie". Or, pendant la décennie yougoslave, Laura Silber devint la principale correspondante du *F.T.* à Belgrade ; elle est co-auteur avec Allan Little, journaliste écossais de la BBC Television News, du livre qui accompagne le documentaire télévisé qui façonna bien des perceptions sur la situation yougoslave, *Death of a nation* (« Suicide d'une nation européenne »)³². Après les accords de Dayton (novembre 1995), lorsque L. Silber quitta son poste, Guy Dinmore, auparavant l'un des principaux correspondants itinérants de l'agence Reuters³³, lui succéda à Belgrade pour le compte du *Financial Times*. Ainsi, c'est un nombre limité de journalistes réputés, estimés de leurs confrères à travers le monde, qui incarnent ou donnent le ton de ce journalisme d'urgence et qui remontent tous les jours le rocher de Sisyphe pour le dire.

La solidarité entre confrères, sur les lieux, qui risquent leur vie et s'entraident, qui habitent souvent le même hôtel (Holiday Inn à Sarajevo, par exemple) tout en travaillant pour des vecteurs-supports-entreprises qui se concurrencent, revient en filigrane dans bien des ouvrages et témoignages de journalistes sur le front... en Yougoslavie comme ailleurs³⁴. Maass, ainsi que d'autres journalistes racontant après coup leurs expériences yougoslaves, insiste sur le rôle vital des interprètes, souvent féminines, interprètes qui ne décodent pas que les langues, mais aménagent également les conditions de survie : Jean Hatzfeld, de *Libération*, leur accorde tout un chapitre dans *L'Air de la guerre*. Dans ces divers récits, on les voit dépeintes tantôt sous les traits d'Antigone secourant Œdipe, tantôt sous ceux du "maître ès débrouille" qui aide le journaliste à réaliser le reportage qu'il s'était fixé ce jour-là. Débarquant en Yougoslavie dès les préliminaires de la guerre, Hatzfeld se pose la question : « Je me demande pourquoi ces interprètes sont parfois plus courageuses que les journalistes et pourquoi les journalistes sont plus courageux que les militaires ? »³⁵ Le militaire britannique Michael Rose, lui, insiste sur la dépendance inévitable qu'avaient les journalistes étrangers vis-à-vis de ces interprètes choisies par le gouvernement bosniaque, et sur les liaisons ... ô combien dangereuses qui s'en suivaient³⁶.

Langues, langages et signes

En effet, la question primordiale de la maîtrise de la langue et de l'écriture des diverses communautés yougoslaves, c'est-à-dire de ces connaissances linguistiques minimales qu'il importe d'acquérir, revient comme un leitmotiv dans les ouvrages des journalistes. Ainsi, Misha Glenny, de la BBC, insiste sur l'opposition visuelle entre les caractères scripturaux de l'écriture latine chère aux Croates et l'alphabet cyrillique qu'imposent les Serbes. Maniant l'allemand, le tchèque et le serbo-croate, Glenny disposait au début du conflit d'atouts linguistiques que possédaient alors peu d'autres correspondants occidentaux. Il relève l'étonnement et la gêne qu'éprouva Slobodan Milosevic lorsque Glenny, ayant obtenu une interview à Belgrade avec le président serbe – chose alors rare pour un correspondant étranger – s'adressa à celui-ci en serbo-croate³⁷. L'universitaire Noel Malcolm – linguiste et historien de formation qui occupa à Londres des postes rédactionnels dans des journaux conservateurs (*The Spectator*, *The Daily Telegraph*) – insiste sur l'importance de la langue serbo-croate, troisième langue de l'empire ottoman, sur ses affinités avec la langue bulgare et sur l'importance de la littérature serbo-croate rédigée en caractères arabes. Le savant éclaire la lanterne du journaliste. En effet, Malcolm relève que le terme de littérature "*aljamiado*" est adopté par analogie avec la littérature rédigée en arabe dans l'Espagne andalouse, à la période de l'occupation musulmane de la péninsule ibérique. Dès la fin des années 1960, poursuit-il, les Croates protestaient contre l'emploi d'une version officielle de la langue serbo-croate où dominait la forme serbe des mots. Le journaliste Mark Thompson, lui, détaille le vocabulaire "politiquement correct" – diabolisant l'ennemi – pratiqué par la télévision serbe d'une part, par la télévision croate d'autre part³⁸.

Par ailleurs, les enjeux que recouvrent ces questions de politique rédactionnelle et linguistique et d'érudition appliquée se retrouvent dans certains propos bien sentis de Peter Maass. Ainsi, arrivant en Bosnie au début du conflit, après avoir été en poste à Budapest pendant deux ans, il dépoussiéra sa connaissance de la langue russe afin de s'initier à une langue appelée auparavant serbo-croate mais que la guerre même avait "balkanisée" : les différences entre les parlers bosniaque, croate et serbe seraient en fait minimales et comparables à celles qui distinguent l'anglais des Britanniques de celui des Nord-Américains ; mais, employer la locution croate *bog* – qui signifie à la fois "dieu" et "au revoir" – à un poste de contrôle serbe pouvait vous attirer des coups de feu et un parebrise éclaté³⁹. Une prudence analogue se constate chez Tim Judah,

11 ans après les “début” des crises yougoslaves, et quelques mois après les frappes aériennes de l'OTAN sur le Kosovo. Judah (né en 1962), déjà auteur d'un livre remarqué sur les Serbes (1997) et après avoir couvert, depuis Belgrade, les conflits yougoslaves, notamment pour *The Times* de Londres et *The Economist*, débute ainsi son ouvrage sur le Kosovo : « Ne cherchez par un biais quelconque dans les simples noms de lieux : le Kosovo est le Kosovo, pour reprendre l'appellation courante dans le monde anglophone ; ne me cherchez pas noise, ne recherchez pas une quelconque intention politique si je n'emploie ni l'appellation albanaise “Kosova”, ni le titre officiel serbe “Kosovo Metohija” ou l'abréviation “Kosmet” »⁴⁰.

Le journaliste sur les lieux : le reporter, témoin engagé en Bosnie

De ces divers écrits et reportages, il ressort toute une série d'intrications. Les journalistes avaient à couvrir le « premier conflit européen depuis 1948 », comme le souligne la quatrième de couverture de *The fall of Yugoslavia*⁴¹. La couverture – dans le sens *coverage* – de cette guerre posait des questions existentielles : l'*angst* du citoyen impliqué (européen, nord-américain), l'angoisse des urgences liées aux pratiques professionnelles et l'*angst* du journaliste ayant à “vivre” et à raconter l'histoire « des gens, des hommes, des femmes, des enfants, jetés dans une tourmente inimaginable, incrédules devant tant de barbarie, sommés de choisir leur camp. Cette histoire-là est universelle... »⁴². Un journaliste commente le livre de Peter Maass en l'identifiant à la personne anonyme de la toile d'Edvard Munch, *Le Cri*. Peter Maass, lui, dépeint le désarroi que vécut “Allan”, correspondant de la BBC, qui se tenait pour responsable de la mort, près de Travnik, de son caméraman Tuna, un jeune Croate expérimenté. Ce même correspondant, Allan Little, journaliste pour la BBC radio and television news depuis 1988, couvrit les guerres en Yougoslavie depuis les débuts des hostilités au cours de l'été 1991 ; il est, comme nous l'avons indiqué, l'un des deux co-auteurs de l'ouvrage, *The death of Yugoslavia*⁴³. Ce que ressent le journaliste dans son for intérieur est lui-même médiatisé⁴⁴. Les journalistes convoquent tous la même maîtrise des techniques professionnelles de l'écriture et de la scénarisation, dans l'urgence, de “textes” courts – pour livrer “après coup” des témoignages et analyses portant sur la façon dont ils ressentent et travaillent tel ou tel sujet, micro-élément de l'histoire universelle pré-citée. Ils répondent ainsi peut-être à la frustration constatée par le journaliste Christopher Hitchens,

commentant l'ouvrage de Peter Maass : les journalistes ressentent les limites de "l'objectivité", mais aussi des techniques de collecte de l'information et de l'écriture, apprises et pratiquées depuis longtemps.

Comment tracer la ligne de démarcation – comme le voudrait un certain journalisme dit factuel (*comment is free, facts are sacred*)⁴⁵ – entre le récit narratif et le commentaire, à une époque où les rapports entre l'information, la diplomatie et la politique seraient plus enchevêtrés que jamais ?⁴⁶ Face à l'indicible et conscients des limites du récit "dit factuel", Martin Bell (BBC) parmi d'autres journalistes préconisait un journalisme "où l'on s'engage" ("*journalism of attachment*"). Témoigner importerait autant que "rendre compte", la recherche d'objectivité, illusion perdue de plus, n'étant après tout qu'un leurre. De tels débats ressurgissent en maintes circonstances là où le journaliste se trouve confronté à l'atrocité, là où il redoute d'être manipulé et là où il est conscient qu'il participe à la création des images-symboles-icônes de la violence. Andrez Gustinic de Reuters avoua son désarroi : voulant communiquer le point de vue des victimes en Bosnie dont il voyait les souffrances, il trouvait "le contexte politique" de peu d'importance ; sa propre vision se radicalisait : sur le terrain, « on s'implique forcément, on a souvent peur, on est préoccupé du sort des gens, on fait des papiers d'ambiance, on privilégie l'angle "intérêt humain" dans l'urgence ».⁴⁷

Plusieurs de ces journalistes affirment qu'ils pensaient avoir la possibilité – infime peut-être, mais réelle – de mobiliser l'opinion internationale en racontant les faits et méfaits des protagonistes, sur ou près des lieux, pendant ou peu après l'événement. Conscients de toute la série de prismes et de servitudes qui façonnent le récit qu'ils en donnent et que diffusent (souvent en le modifiant) les médias-vecteurs qui les emploient, ces journalistes les racontent après coup. Parfois même, ils y font allusion – dans le budget-temps limité dont ils disposent – au cours même de leur récit. Martin Bell (BBC) évoque son exaspération devant les exigences de sa rédaction en chef : selon les consignes internes de la BBC, on ne diffuse en effet pas de scènes de violence sanguinaires avant l'heure-carrefour de 21h00, moment où débute le principal J.T. de la soirée. Bell insiste également sur les servitudes absurdes qu'imposent les échéances de la production "en continu" ; un collègue radio en poste à Sarajevo, devant diffuser jusqu'à 28 textes distincts le même jour, n'avait même pas le temps de quitter le Holiday Inn, ou d'appeler au téléphone le porte-parole de l'ONU⁴⁸.

Peter Maass, lui, explore l'ambiguïté des journalistes devant le *war porn* – la diffusion d'images d'atrocités physiques perpétrées par les uns et captées par les autres. Pour Maass, si les Serbes diffusaient

abondamment et de manière répétitive des images écœurantes (telles celles de ces vieillards dans des flaques de sang qui tenaient, tant qu'ils le pouvaient, leurs membres arrachés) ; les réseaux américains, comme CNN, les montraient tout au plus par bribes, à cadence accélérée, sans que le téléspectateur puisse se rendre compte que l'objet qui pendait de la jambe de ce vieil homme était son propre... pied. Et le reporter de présenter un confrère nord-américain regardant fixement la télévision à ce même Holiday Inn, dans une pose qui lui rappelait *le Penseur* de Rodin, fasciné – voire plus encore (« *interest ... and delight* »⁴⁹) par les images pornographiques de la guerre (*war porn*). Ce confrère à Sarajevo, « l'un des meilleurs journalistes en Bosnie, travaillait pour l'une des agences les plus en vue ».

Revenons ici à Kurt Schork. Au printemps de 1996, les correspondants de guerre quittèrent une Bosnie que certains avaient couverte depuis plus de quatre ans, dès le début du siège de Sarajevo. *The Guardian* revient dans son supplément "*Media*" du 25 mars 1996 sur le parcours et le vécu "yougoslave" de plusieurs de ces journalistes. Quelque 70 de leurs confrères auraient été tués dans les Balkans ; un nombre particulièrement élevé d'entre eux, des deux sexes, âgés de 20 à 60 ans, auraient risqué leur vie pour couvrir le conflit et ce, pour des motifs avoués très variés : témoigner de l'Histoire en marche, terminer le travail commencé en mai 1992, agir pour les collègues disparus, pour les générations à venir, pour qu'on n'oublie pas... Certains insistaient sur la solidarité éprouvée, sur l'intensité des liens confraternels ("ce concurrent mais néanmoins ami") et sur l'identification avec Sarajevo elle-même. Kurt Schork fut de ceux-là. En effet, *The Guardian* publia les propos de cinq journalistes interviewés pour l'enquête dont Schork qu'il présente ainsi : « Américain, 49 ans, jamais marié, chef du bureau Reuters, arrivé en juillet 1992. Nombre de papiers transmis : des milliers⁵⁰. Loisirs, détente : à l'occasion, lecture d'un livre, mais travailler pour une agence laisse peu de temps libre. S'absente deux semaines tous les trois mois, soit pour couvrir une autre *story* – l'Afrique du Sud (élections), la Tchétchénie (guerre) – soit pour rendre visite à des amis (Iraq du nord). Une fois par an, s'offre des vacances de ski... »⁵¹

Interrogé à propos de ses conditions de travail et de sa production à Sarajevo, depuis juillet 1992, Schork observe : « Rares sont les scoops, tant il y a d'excellents journalistes couvrant le conflit et tant la coopération entre eux est forte ». En mai 1993 toutefois, il rédige un texte qui deviendra un papier-symbole du Sarajevo d'alors : un jeune couple – garçon serbe, fille musulmane – sont abattus sur un pont pendant qu'ils essayent de s'enfuir de la ville. Schork incorpore la description qu'en fit

un soldat : « La fille blessée se hissa auprès du garçon tué, l'enlaça, puis mourut ». Et Schork de souligner les cadences infernales que s'imposent les collègues produisant des textes et des images. Ainsi, lors de la guerre musulmane-croate en Bosnie, en 1993, il avait à conduire à tombeau ouvert afin de regagner Sarajevo pour transmettre son texte à temps, car la photographe de Reuters, qui avait un temps de bouclage plus tardif que le sien, remettait le départ au tout dernier moment afin de capter une image de plus : « On se disputait comme des chiffonniers ». Et Schork d'expliquer pourquoi ses années en Bosnie resteraient comme le moment fort de sa vie professionnelle : « Ce drame n'était pas unique au monde, mais parce que c'est l'Europe, et parce que l'histoire-récit (*story*) se nourrissait d'elle-même (*sustained itself*), jour après jour, année après année, le monde lui a prêté attention, même s'il n'a pas agi en conséquence... Le correspondant de guerre est heureux de se trouver avec des personnes d'un caractère et d'une attitude semblables aux siens ; se nouent des rapports intenses mais souvent interrompus ; il est vrai cependant que règne un certain sentiment clanique, surtout parmi les journalistes de l'écrit (*print journalism*) ; il y a ceux du sérail et ceux qui s'en sentent exclus »⁵².

Postface

Toute une série de publications, livres, articles et autres supports écrits parurent à la suite de la guerre... ou du conflit... au Kosovo (1999). À la télévision, Arte diffusa notamment une émission de Daniel Schneidermann consacrée au travail des correspondants de guerre, restés au Kosovo pendant le conflit, pour le compte des médias grecs, turcs, américains (dont le Canadien Paul Watson, pour le *Los Angeles Times*) et Aleksander Mitic (pour l'AFP). Certains de ces ouvrages se cantonnent à l'analyse du rôle des médias pendant la guerre⁵³, d'autres analysent les enjeux et le déroulement du conflit⁵⁴ ; mais ceux qui nous intéressent tout particulièrement furent rédigés par des journalistes devenus au fil des conflits de l'ex-Yougoslavie des experts anglophones reconnus. Après avoir déjà fait paraître des ouvrages sur l'un ou l'autre des acteurs ou pays en cause, ils publièrent de nouveaux ouvrages centrés "sur" ou marqués "par" le conflit au Kosovo⁵⁵. Ainsi Tim Judah, résidant à Belgrade entre 1991 et 1995 pour le compte du *Times* et de l'*Economist*, et qui couvrit les guerres en Croatie et en Bosnie, écrivit un premier ouvrage remarqué sur les Serbes⁵⁶. Il poursuivit ensuite son travail lors de reportages accomplis pour le compte du *New York Review of Books*. On pense aussi à Misha Glenny, autre journaliste devenu spécialiste reconnu

(notamment après son ouvrage cité ci-dessus, *The fall of Yugoslavia*), qui publia d'innombrables analyses sur les Balkans dans toute une série de titres de la presse britannique et américaine, tout en préparant son ouvrage, sorti fin 1999, sur l'histoire des Balkans. Judah prévient d'emblée le lecteur : « N'allez pas chercher d'emblée un sens caché (*biases*) dans le seul choix de l'orthographe de ces lieux : le Kosovo est le Kosovo, appellation habituelle employée dans le monde anglophone (et francophone). Je ne me référerai pas, sauf exception, au "Kosova" albanais ou au serbe "Kosova Metohija" (abréviation courante "Kosmet")⁵⁷.

Tchao Pantin

Kurt Schork ne publia pas de livre. Il n'en eut pas le temps. Le projet longtemps caressé d'un ouvrage sur la Bosnie ne vit jamais le jour, en tout cas pas avant la mi-mai 2000. La dépêche tomba le mercredi 24 mai : « Kurt Schork, 53 ans, et Miguel Gil Moreno, 32 ans, abattus lors d'une embuscade de la rébellion sierra-léonaise, à 80 km de Freetown ; deux journalistes Reuters blessés ».

Une vive émotion saisit l'ensemble de la presse internationale, surtout les correspondants de guerre et les correspondants étrangers. Ce métier réputé cynique – ou *hard-nosed* – savait qu'il venait de perdre un grand journaliste et un jeune confrère qui avait déjà largement fait ses preuves et qui, de surcroît, symbolisait une autre facette du journalisme d'agence. Moreno, 32 ans, domicilié à Barcelone, parti de quasiment rien, avait été pigiste pour un quotidien, chauffeur, ensuite portier de trépieds de caméraman, enfin caméraman pour AP-Television la grande concurrente de Reuters Television. Moreno et Schork s'étaient connus en Bosnie, cette Bosnie où Moreno s'installa à Mostar, ville martyre, à l'époque « l'endroit le plus bombardé du pays » et où Schork, à Sarajevo assiégée, mit « en place au fil des années la plus formidable et la plus fiable (des) machine(s) d'information de guerre, dans son bureau de Reuters »⁵⁸. Ces propos sont de Jean Hatzfeld, de *Libération*, lui-même blessé en couvrant les conflits yougoslaves et dont l'ouvrage, *L'air de la guerre*, est à nos yeux, un classique français du reportage moderne, l'un des textes les plus évocateurs du métier de journaliste en Bosnie⁵⁹.

Le Monde et *Paris Match* leur rendirent hommage et saluèrent chacun à leur manière le sentiment de perte exceptionnelle et symbolique que suscitait cette double mort. Pour reprendre une formule nord-américaine, elle devint une « icône » par excellence du métier des correspondants de guerre dans les années 1990-2000⁶⁰. Dans la presse britannique surtout, et nord-américaine, le sentiment de deuil s'exprima à travers les

hommages rendus par des journalistes orfèvres des mots. *The Times* de Londres consacra un éditorial au « *Deadline* », mot à connotations multiples, rappelant à l'occasion l'augmentation du nombre des journalistes tués en faisant leur métier : 23 en 1984, 87 en 1999 (notamment en Serbie, au Kosovo, au Sierra Leone et au Cachemire). Le président Clinton, qui avait été à Oxford à la même époque que Schork 30 ans auparavant, exprima sa tristesse quand bien même un des journalistes britanniques relevait que Schork ne l'appréciait guère (M. Evans, « *The finest in action* », *The Times*, 26.05.2000). Parmi les responsables britanniques et américains à exprimer leur sentiment de perte, les paroles du général Michael Rose, auparavant commandant des forces de l'ONU en Bosnie, et de Richard Holbrooke, le diplomate américain "auteur" des accords de Dayton, sonnaient d'autant plus sincères qu'ils avaient déjà signalé dans leurs écrits l'estime où ils tenaient Schork. Le secrétaire-général de l'ONU, K. Annan, souligna les dangers d'une profession qui venait de perdre deux de ses « grands ». L'association des journalistes indépendants de la Bosnie obtint du gouvernement à Sarajevo qu'il décerne des passeports posthumes aux deux journalistes d'agence. La journaliste CNN, Christiane Amanpour releva, quant à elle, que Schork vérifiait chaque fois le moindre détail⁶¹.

Ses confrères rappelaient toute une série d'épisodes illustrant l'acuité professionnelle de Schork. Il croyait que l'action du journaliste pouvait quand même changer le cours des choses (« *could make a difference* » : M. O'Kane, *The Guardian*, 26.55.2000), que le sujet à couvrir n'était jamais tenu pour plus important que les vies humaines en jeu. Âgé de 53 ans, il était plus vieux que la moyenne des correspondants de guerre, ce qui pouvait expliquer la finesse de ses analyses, leur humanité, le tout teinté d'un grand sens d'humour. Il fit sa réputation à Sarajevo ; il aima la ville passionnément et y séjourna plus longtemps que tous les autres, quatre ans, dès l'été 1992. Il n'avait pour ainsi dire pas de foyer. Mais c'est son travail obsessionnel, ses reportages, son refus de s'en laisser conter par les porte-parole officiels, et son désir incessant de faire savoir ce qui se passait en Bosnie, alors que le monde s'était déjà lassé de la situation, qui firent que l'on en parlait toujours – « *he kept the story going* » (J. di Giovanni, « *A man who seemed to be immortal* », *The Times*, 26.05.2000). Il ressentait comme une exigence morale que le monde sache ce qui passe, ce qui se fait dans les coins les plus obscurs, les plus déshérités, désagréables et abandonnés. Homme dans sa cinquantaine, qui ne paraissait en avoir que quarante, calme, posé, amateur de thé plus que d'alcool, de taille petite et portant lunettes, il faisait plus penser à un professeur de littérature du 19^e siècle d'une très bonne université nord-

américaine, qu'à l'image convenue du journaliste de guerre, roulant les mécaniques et imbu de lui-même (J. Simpson, BBC World affairs editor, *Sunday Telegraph*, 28.05.2000).

Ainsi, sentiment de perte personnelle, réflexion sur la vie nomade de cette toute petite communauté des correspondants de guerre, dont les intimes (« *inner sanctum* ») étaient tout au plus une quarantaine, à savoir journalistes de l'écrit, photographes et cameramen – « *there is no membership list to this circle, only an awareness of kin* » – s'alliaient à la notion que le journalisme pouvait agir sur la géopolitique (Anthony Lloyd, *The Times*, 30.5.2000).

Reuters rendit hommage à Schork, notamment en rediffusant certains de ses textes les plus poignants. Son récit – peut-être le plus célèbre et qu'il affectionnait lui-même – relève du genre « choses vues » ; il parle d'un jeune couple abattu près du pont de Vrbanja pendant qu'ils essayaient de fuir : ces « Amants de Sarajevo », lui serbe, elle musulmane, devinrent dans l'imaginaire d'alors les « Romeo et Juliette » de cette ville, emblème de la haine ethnique et religieuse : « *Two lovers lie dead on the banks on Sarajevo's Miljacka River, locked in a final embrace. For four days they have sprawled near Vrbanja bridge in a wasteland of shell-blasted rubble, downed tree branches and dangling power lines... Basko is face down on the pavement, right arm bent awkwardly behind him. Admirra lies next to her lover, left arm across his back...* »

Examinant les taux de consultation des « textes-items RTR » concernant la Bosnie au cours de la semaine du 19 mai au 25 mai 2000, on relève que le taux le plus élevé concerne justement « *Schork's best piece from Sarajevo* », diffusé à 01h23 le 25 mai. Reuters diffusa également « le papier » retrouvé dans le *laptop* (ordinateur portable) de Schork, commencé le matin même de sa mort, dans un village situé à quelque 80 kilomètres de Freetown. Ils étaient quatre journalistes et une dizaine de militaires sierra léonnais qu'ils venaient de prendre en autostop ; Schork conduisait l'une des deux voitures, Moreno l'autre, lorsqu'ils tombèrent tous deux sous les balles de *snipers* sierra léonnais rebelles, au cours d'une embuscade : « *This is the dispatch that Kurt was working on when he was killed. The story was never completed but retrieved from his laptop* » :

U.N. stumbles in Sierra Leone (by Kurt Schork)

ROGBERI JUNCTION – Sierra Leone, May 24 (Reuters) – It took nearly 24 hours for a U.N. team of investigators to arrive at this site just two hours northeast of Freetown's capital where eight badly decomposed bodies wearing U.N. uniforms were discovered this week.

By then the bodies, which had been ravaged by dogs, had been buried.

« *If we had not had buried them there would have been nothing left. You can see human bones spread all over the area. The dogs had been at them* », Captain Emile Dumbaya, whose Sierra Leone Army (SLA) forces made the grisly discovery, told reporters on Tuesday at the site.

« *I am surprised that the United Nations has not been here. These are their men. They died for the U.N. and yet no one has come for them. As a soldier it offends me.* »

« *According to SLA officers the site where the bodies were found was a U.N. position occupied by Zambian and Nigerian peacekeepers when rebels of the Revolutionary United Front (RUF) began attacking U.N. positions earlier this month.*

About 500 U.N. personnel were taken hostage... ».

Texte brut. Texte inachevé. Texte dernier... ■

Notes

1. Ce texte est adapté d'un ouvrage à paraître aux Presses universitaires de Grenoble en 2001.
2. On ne revisitera pas ici le débat sur "l'histoire immédiate". Les journalistes, auteurs d'ouvrages de réflexion et de témoignage, réalisés à la suite de reportages dans l'ex-URSS, l'Europe centrale et orientale, etc., relisent Hérodote et Thucydide, Michelet et Macaulay, George Orwell et John Reed, pour penser comment écrire "l'histoire du présent" ; Cf. T. Garton ASH (1999), *History of the present*, London, Allan Lane, The Penguin Press ; N. ASHERSON (1996), *Black Sea*, London, Vintage. Ces débats permettent d'aller au-delà de la formule consacrée faisant du journaliste « l'historien du présent », « l'historien de l'instant » (Albert Camus).
3. Pour la période du 16-31.12.98, pour le seul K. Schork, figurent neuf textes (en anglais) : datés tour à tour de la Macédoine (Skopje ; Tetovo), de l'Albanie (Tirana ; Krume ; Kukes ; Morine), certains relèvent du *spot news*, du factuel et du papier d'éclairage. Reuters France présenta ainsi en 1994, le "RBB" disponible dorénavant en français : archives électroniques, RBB existe en anglais depuis plusieurs années ; il est le successeur de Textline, héritier des bases de données constituées par Finsbury Data, société britannique rachetée par Reuters en 1986.
4. Phénomène qui n'est pas nouveau et qui est inéluctable dans la logique d'une agence, entreprise ou "usine à nouvelles". Mais, phénomène qui illustre les tensions éventuelles entre le journaliste qui produit, la rédaction centrale et les *desks* qui "réécrivent" ou modifient (et – ainsi – "améliorent" les contenus...) et les services qui font la promotion des produits d'une agence. Cf. O. BOYD-BARRETT, M. PALMER (1981), *Le trafic des nouvelles : les agences mondiales d'information*, Paris, Alain Moreau, p.502, *passim* ; M. PAILLET (1974), *Le journalisme*, Paris, Denoel ; M. PALMER (1998), « What makes news », in O. BOYD-BARRETT, T. RANTANEN (eds) (1998), *The globalization of news*, London, Sage, pp.177-190.

5. Cf. M. PALMER (1999), « Les journalistes-agenciers et les normes langagières de l'ubiquité : les urgences des produits éphémères », *Les Cahiers du journalisme*, n°6, octobre 1999, ESJ (Lille), Université Laval (Québec), pp.198-221.
6. Deux éditions parurent à Londres en 1992 : une première, chez Hutchinson/Radius ; une seconde, actualisée et corrigée, chez Vintage/Arrow. Cf. aussi son *Forging war : the media in Serbia, Croatia, Bosnia and Hercegovina*, Luton, University of Luton Press, 2^e édition, 1999. Le parcours même de Thompson atteste de cette attitude de témoin engagé, du journaliste accablé par les horreurs dont il a à rendre compte et qui, au nom des droits de l'homme et de la liberté de l'expression, scrute – entre autres – le rôle des médias des divers belligérants – croates, serbes, bosniaques – de feu la Yougoslavie. Entre 1994 et 1996, il travailla pour l'ONU et la CSOE en Croatie ; il participa à la rédaction du rapport de la Commission internationale sur les Balkans, *Unfinished Peace* (Aspen Institute, Carnegie Endowment for International Peace, 1996). Par ailleurs, dans *Forging the war*, Thompson pointe l'occidentalo-centrisme dont seraient coupables certains des journalistes ici cités (il identifie – pp.298-299 – Misha Glenny à cet égard), journalistes qui ne parviendraient pas tous à se libérer du discours véhiculé par les médias officiels ou contrôlés par les divers belligérants yougoslaves en présence, tendant ainsi à faire croire que les inimitiés inter-ethniques étaient ancestrales...
7. En avril 1933, Fleming couvrit à Moscou un procès qui fera ensuite partie de la série des *showcase trials* de la Russie stalinienne. Il appartient à ces journalistes de Reuters qui, par la suite, firent fortune en rédigeant des *best-sellers*, *thrillers* politiques ou d'espionnage : Frederick FORSYTH (*The day of the jackal*) en fait partie également. Cf. D. READ, *op.cit.*, (1999), pp.227, 439.
8. Retour à la "normalité d'avant" ? Dans la rubrique *international traveller*, l'*International Herald Tribune*, le 19.09.2000, publie un papier sur les touristes occidentaux qui reviennent sur les plages de la Croatie... Dubrovnik, Split, etc. : peut-être lisent-ils Ludlum ou Grisham... là où leurs prédécesseurs lisaient Fleming-Bond !
9. M. THOMPSON, *op.cit.*, pp. 47-51.
10. M. ROSENBLUM (1993), *Who stole the news ?* New York, John Wiley and Sons, p.10.
11. D. CRYSTAL (1995), *The Cambridge encyclopedia of the English language*, Cambridge, Cambridge University press, pp.384-385.
12. J. GOW, R. PATERSON & A. PRESTON (1996), *Bosnia by television*, London, BFI.
13. D. OWEN (1995), *Balkan Odyssey*, London, Victor Gallancz (un C.D.Rom accompagne le support-livre).
14. Cf Johnny APPLE, cité in *ibid.*, pp.13-14.
15. D. OWEN, *op.cit.*
16. Titres, rappelons-le, dont les entreprises de presse sont par ailleurs propriétaires du *International Herald Tribune*.
17. Cf. D. OWEN, *op.cit.*, p.102. Une abondante littérature américaine traite de la hiérarchie, des compétences et des territoires des rédactions des grands titres de la presse. Dans une perspective franco-américaine, signalons l'ouvrage de J/G/ PADIOLEAU (1985), *Le Monde et le Washington Post*, Paris, P.U.F.

18. R. HOLBROOKE, *op.cit.*, p. 324. Holbrooke évoque également l'effet troublant de l'impact de tel reportage diffusé par CNN. En septembre 1995, Peter Arnett, correspondant-vedette, filme un apparent retrait de forces serbes bosniaques de Sarajevo : Holbrooke n'est pas dupe de la manœuvre, mais l'impact avive l'opposition que suscite le souhait américain d'une reprise des bombardements contre lesdites forces. *Ibid.*, pp. 131-132.
19. *Ibid.*, p.102.
20. D. OWEN, *op.cit.*, p.118.
21. *Ibid.*, p.119.
22. M. ROSE, *op.cit.*
23. Cf. D. RELJUC (1998), « Are there any limits to the freedom of expression ? », in *Public service broadcasting and editorial independence, Strengthening democratic voices*, The Finnish national commission for Unesco and Unesco, 1998, p.136.
24. R. HOLBROOKE (1998), *To end a war*, New York, Random House ; New York, Modern library paperback, 1999, p.324.
25. N. MALCOLM (1994), *Bosnia. A short history*, London, Macmillan ; 2nd edition, Papermac', Macmillan, 1996 ; *Kosovo. A short history*, Macmillan, 1998 ; Papermac, 1998.
26. M. GLENNY (1992, 1994), *The fall of Yugoslavia*, London, Penguin. En 1991, Glenny couvrait l'Europe centrale pour la BBC world service depuis Vienne. Son éditeur souligne : Glenny étudie l'Europe centrale et sud-orientale depuis plus d'une décennie, manie l'allemand, le tchèque et le serbo-croate et connaît autrement mieux la région que bien d'autres journalistes ; à partir de juin 1991, et pendant sept mois, il rayonna à travers la Yougoslavie, pays dont il avait prévu la désintégration et la guerre. En 1999, il publia une histoire des Balkans, *The Balkans, 1804-1999*, London, Granta. Divers diplomates et hommes politiques occidentaux – tels Richard Holbrooke, David Owen – citent Glenny comme un expert dont les analyses les éclairaient. À l'occasion de la sortie de son *The Balkans*, Glenny – dans une interview accordée au *Scotsman*, reprise par *Courrier international* (23.12.1999 – 05.01.2000) p.17. – déclara : « La prochaine guerre sera albanaise ». Cette prévision suivant la prédiction qu'il avait déjà faite sur l'éclatement de la Yougoslavie est ainsi mise en exergue par *Courrier international* : « Il y a dix ans, le Britannique Misha Glenny ... s'est malheureusement révélé de bon augure ».
27. Schork devint journaliste pour Reuters, la quarantaine venue, après un parcours inhabituel pour un journaliste d'agence. Il avait été précédemment collaborateur d'un parlementaire (*Congressman*) de gauche, représentant le Massachussets, directeur du réseau urbain de transport de New York, agent immobilier, pilote de voiture de course... (*The Guardian*, 25.03.1996). Reuters l'envoya au Kurdistan et en Irak du nord, en 1991 ; il installa le bureau de l'agence à Sarajevo à partir de juillet 1992. De la même génération que le président Bill Clinton, il fit des études à Oxford au même moment que ce dernier. Schork n'apprécia guère l'action du président.
28. M. BELL (1995), *In harm's way*, London, Hamish Hamilton, pp.51-59.
29. *The Times*, 18.12.1998.
30. M. ROSE (1998), *Fighting for peace*, London, Harvill ; R. HOLBROOKE (1999), *To end a war*, New York, Modern Library/Random House.

31. Titre dont les origines remontent à l'édition, lancée à Paris en 1887, du *New York Herald*, fondé, lui, en 1835.
32. Ce journaliste, Allan Little, est dépeint par P. Maass, sous le nom d'Allan : Maass raconte comment ce dernier, traumatisé, peine à se remettre de la mort de son caméraman-interprète – mort dont Allan se tient pour responsable. Cf. P. MAASS, *op.cit.*, pp.98-102.
33. Sur Guy Dinmore et Reuters, cf M. PALMER (1996), « L'information agencée fin de siècle », *Réseaux*, n°75, janvier-février 1996, et D. READ (1992,1999), *The power of news*, Oxford, Oxford university press.
34. Cf P. MAASS (1996), *Love thy neighbour. A story of war*, London, Papermac. On relève dans l'un des comptes-rendus de l'ouvrage cette phrase : « Pendant plus de trois ans, le Holiday Inn était le centre des itinérants (*commuters*) de la guerre en Bosnie, le cœur de l'ouragan d'où partaient en courant les équipes de caméra et les reporters pour se rendre sur les lieux de la toute dernière scène d'horreur, avant de revenir pour retrouver leurs satellites et micro-ordinateurs, pour rédiger, transmettre et se détendre ». Cf. *The Guardian*, le 14.6.1996. Maass raconte ainsi l'une des "choses vues" au bureau Reuters de l'Holiday Inn : un transmetteur radio liait les correspondants de l'agence qui se déplaçaient à travers Sarajevo ; chaque correspondant avait un numéro de code, « pour des raisons de sécurité », lui fut-il précisé. Maass ajoute, en aparté – « protection face aux Serbes ou face à l'Associated Press ? » *Op.cit.*, p.148. Pour une étude socio-ethnographique des correspondants de guerre, voir M. PEDELTY (1995), *War stories, The culture of foreign correspondents*, London, Routledge.
35. J. HATZFELD (1994) *L'Air de la guerre*, Paris, Éditions de l'Olivier, p.73.
36. M. ROSE, *op. cit.*, p.54.
37. M. GLENNY, *op. cit.*, pp. i, 14, 43,126.
38. N. MALCOLM, *Bosnia, op.cit.*, pp.46, 101-2, 203 ; M. THOMPSON, *Forging the war, op.cit.*, pp.158-160.
39. P. MAASS, *op.cit.* p.24.
40. T. JUDAH (2000), *Kosovo, war and revenge*, New Haven and London, Yale university press, p.xi.
41. Misha GLENNY, *op.cit.*
42. Y. HELLER (1997), *Des brasiers mal éteints. Un reporter dans les guerres yougoslaves 1991-1995*, Paris, Le Monde éditions.
43. L.SILBER et A. LITTLE (1995), *The Death of Yugoslavia*, London, Penguin Books/ BBC Books. Le livre qui accompagne le documentaire de Brian Lapping diffusé en France (Arte) sous le titre : *Suicide d'une nation européenne*.
44. M. Bell raconte également son désarroi à la mort du caméraman Tuna, qu'il eut à annoncer à ses parents : « Les mots sont mon gagne-pain, mais ici, aucun mot ne pouvait suffire... » *Op.cit.*, p.93. De même, de fort beaux textes, émouvants, poignants et sobres, parurent dans la presse anglophone et francophone – tel ce récit, signé Jean Hatzfeld de *Libération*, après la mort de K. Schork et d'un confrère espagnol, en mai 2000, au Sierra Leone. Cf.infra.
45. Aphorisme attribué à C.P. Scott, directeur de la rédaction du *Manchester Guardian*, et datant de 1921.

46. Quatrième de couverture, M. BELL, *op.cit.*,. Nous reviendrons plus loin sur la tension qu'éprouve le journaliste devant "dire l'indicible".
47. Gustincic, ressortissant britannique, né de parents serbe et slovène, fêtait son 28^e anniversaire le 27 juin 1991. Ce jour-là, l'armée yougoslave entra dans une Slovénie qui venait de déclarer son indépendance. Gustincic était arrivé en 1986 à Belgrade, « ville où alors il faisait bon vivre » ; il devait ensuite connaître « la montée du nationalisme serbe, la guerre sanglante en Croatie, les sièges de Vukovar et Dubrovnic, et la violence ethnique entre Serbes, Croates et musulmans » *Reuters World*, octobre 1992, p.8. Cf. aussi ses propos extraits du *Guardian*, 01.08.1993, cités in M. HUME (1997), *Whose war is it anyway? The Dangers of the Journalism of Attachment*, London, BM Informlnc, p.14.
48. M. BELL, *op.cit.*, pp. 28-9. Le rédacteur en chef de ITN news, concurrent de la BBC news, confirme : la politique d'une chaîne généraliste, destinée « à être vue par toute la famille », signifie que le choix des images d'un événement "insoutenable" varie au cours de la journée. En 1993, après un massacre à Ahmici en Bosnie, les images diffusées lors du J.T. diffusé en fin de matinée ne devaient que suggérer, estimait la rédaction en chef, l'étendue des horreurs que détaillait davantage – après mise en garde – les J.T. de la soirée. Cf. Richard TAIT (1999), « Media », *The Guardian*, 20.12.1999.
49. C'est Maass qui souligne. *Op. cit.*, p.134.
50. À la même question, Martin Bell (BBC) répondit : environ 800 ; Julian Berger, correspondant "Europe orientale" du *Guardian*, répondit, lui, environ 250. « The dead and the deadline », *The Guardian*, 25.03.1996.
51. *Ibid.*
52. *Ibid.*
53. R. CLARINARD, J. COLLETTE (1999), *Kosovo : les batailles de l'information*, L'Harmattan.
54. M. ROUX (1999), *Le Kosovo. Dix clés pour comprendre*, La Découverte, « ouvrage de nature pédagogique », observe la revue *Esprit*, août-septembre 2000, en précisant que « des universitaires compétents n'hésitent pas à s'engager de temps à autre », p.11.
55. Nous retiendrons tout particulièrement : M. GLENNY (2000), *The Balkans ; nationalism, war and the great powers, 1804-2000*, London, Viking ; T. JUDAH (2000), *Kosovo. War and revenge*, Yale university press, New Haven and London.
56. *The Serbs : History, Myth and the Destruction of Yugoslavia*, Yale university press, New Haven and London, 1997.
57. La précision se comprend : les médias internationaux relevèrent que lors d'une allocution diffusée au début des frappes aériennes de l'OTAN par le président des États-Unis à l'adresse des Kosovars, les Albanais s'offusquèrent de son emploi du terme « Kosovo ».
58. Point détaillé par la notice nécrologique parue dans le *Daily Telegraph* : « Les contacts de Schork à Sarajevo impressionnaient tous ses confrères. Lors des conférences de presse de l'ONU le matin, le porte-parole racontait sa version aseptisée de ce qui s'était passé la veille. Kurt écoutait, de manière dubitative, faisant bruisser les feuilles de papier qu'il avait à la main ; il s'agissait des comptes rendus de ce qui s'était vraiment passé,

que lui avait donné un responsable de l'ONU faisant partie de ses amis. Ensuite, il prenait la parole pour poser question sur question ; nous autres, on se contentait de prendre des notes. Revenant constamment à la charge, il faisait plier même les plus forts ». « Kurt Schork », *Daily Telegraph*, 26.05.2000.

59. « Deux Journalistes tués en Sierra Leone », *Libération*, 26.05.2000. En voici le premier paragraphe : « Il est difficile d'imaginer des personnalités plus dissemblables que l'Espagnol Miguel Gil Moreno et l'Américain Kurt Schork. Pourtant, aucun de leurs amis n'a été surpris d'apprendre qu'ils ont été tués ensemble, mercredi, dans une embuscade de la rébellion sierra-léonaise, à 80 km de Freetown ; c'est qu'ils étaient habités de la même folie, celle du journalisme de guerre. Tous deux étaient tombés dans le métier sinon par hasard, au moins sur le tard, après de nombreuses vies antérieures – promoteur immobilier, zonzard, yuppie, romancier, haut fonctionnaire – et tous deux appartenaient à la génération Sarajevo ». Et en voici le dernier : « Beaucoup de journalistes cherchent des lignes de fuite dans un pays en guerre, la ligne dorée de la reconnaissance, la ligne jaune du danger. Kurt et Miguel ne les voyaient même plus. Ils ne croyaient pas à la mythologie du journaliste de guerre. Ils étaient envoûtés par le journalisme, et surtout par la guerre, sa simplicité, son fatalisme, son atmosphère d'où naissait une indicible amitié ». Par ailleurs, Jean Hatzfeld joue tantôt sur l'opposition, tantôt sur la complémentarité, entre les deux. « En temps normal, Kurt était maniaque, spartiate, carriériste et parlait anglais avec un épouvantable accent new-yorkais. Miguel était tête en l'air, joyeux drille et parlait un anglais du tiers-monde. Mais dans la tourmente d'une situation de guerre, Kurt était affectueux, bon vivant, généreux. Miguel était sombre, nerveux, rigoureux, et tous deux se mettaient à parler un anglais qui se mélangeait... Rappelez-vous un pays en guerre – Irak, Tchétchénie, Kosovo, Zaïre, Rwanda – imaginez Kurt ou Miguel, ou les deux. Pensez surtout à leur anonymat. Sans le savoir, une grande partie des articles que vous avez lus sur ces guerres étaient puisés dans les dépêches Reuters de Kurt. Beaucoup des images que vous avez vues à la télévision étaient filmées par Miguel. Une anecdote pour souvenir ? Il y a huit ans, Kurt traversa pendant des jours entiers les montagnes enneigées pour entrer, avec quelques compagnons, le premier, dans Gorazde encerclée. Il y a trois mois, Miguel traversa la steppe pendant des jours entiers pour rentrer, avec des compagnons, le premier, dans Grozny encerclée. Ensemble, ils possèdent une incroyable collection de scoops ».

60. « Miguel Gil Moreno et Kurt Schork », *Le Monde*, 27.05.2000, p.17 ; R. OURDAN, « Correspondants de guerre », *Le Monde*, 28-29.05.2000, *Le Monde*, 28.29.05.2000, p.12 ; M. PEYRARD, C. MANGEZ, « Miguel et Kurt, nos amis assassinés aux portes de Freetown », *Paris Match*, 08.06.2000. Dernier paragraphe ou chute du "papier" de R. Ourdan : « C'est l'histoire d'une embuscade ordinaire sur une route d'un pays ravagé. La fâcheuse histoire de deux seigneurs de guerre tombés dans un pays où, comme ailleurs sur la planète, les combats continuent, avec leur cortège d'assassinés anonymes ». Chute du texte de C. Mangez : « Jamais en retard d'un conflit, après le Sierra Leone, il avait planifié de filer vers l'Erythrée. C'est de là sans doute qu'il informerait le monde aujourd'hui. Sur les planches du cercueil construit à la hâte afin de rapatrier son corps, on avait dessiné une croix. Ses amis l'ont effacé pour inscrire le nom de sa seule religion : reporter. Dans notre famille, pour une certaine génération qui n'a rien à voir avec l'âge mais tout avec le respect, Kurt était plus qu'un frère d'armes, il faisait figure de père ».

61. « 2 newsmen killed in Sierra Leone Ambush », *International Herald Tribune*, 25.05.2000.